HAL
open science

Le brésilianisme en France : histoire d'une promesse non tenue ?

Richard Marin

To cite this version:

Richard Marin. Le brésilianisme en France : histoire d'une promesse non tenue ?. L'ordinaire latino-américain, 2003, 191, pp.37-48. hal-00974568

HAL Id: hal-00974568

https://hal.science/hal-00974568v1

Submitted on 12 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE BRESILIANISME EN FRANCE : HISTOIRE D'UNE PROMESSE NON TENUE ?

De très longue date, la France jouit au Brésil d'un prestige unique et d'une influence culturelle telle qu'elle fut un des principaux acteurs de la naissance de l'université brésilienne. Dès lors, comment expliquer que ces atouts exceptionnels n'aient pas davantage pesé pour donner à notre pays l'école de brésilianistes qu'il pouvait logiquement espérer ?

C'est à tenter de comprendre cet apparent paradoxe que le présent article entend s'attacher. Il s'intéressera en priorité à la production en sciences sociales et laissera délibérément de côté le champ littéraire qui mériterait une étude à part entière.

Après une évocation des conditions privilégiées dont jouissait la France, puis une présentation des caractéristiques du brésilianisme national, seront abordés, pour finir, les facteurs capables d'éclairer la relative modestie de ses réalisations.

FRANCE, MERE DES ARTS…

Nul n'ignore que la qualité et la célérité d'une recherche à l'étranger procèdent en grande partie de ses conditions. Elles tiennent à l'accueil reçu, aux facilités rencontrées, aux portes entrouvertes, aux langues déliées, bref, à la confiance qui s'est établie entre le chercheur et le pays hôte. Quel brésilianiste français oserait nier qu'il est au Brésil en terre hospitalière et y dispose de facilités et de passe-droits à bien d'autres refusés ? Tout cela renvoie bien sûr à l'ancien et immense crédit de la France, à son rayonnement et à l'empreinte décisive de sa matrice culturelle dans la construction de la modernité brésilienne.

Au lendemain de l'installation de la cour portugaise à Rio de Janeiro, quand le régent se préoccupa de donner à sa capitale le lustre d'une métropole européenne, à qui, sinon à une mission artistique française, dirigée par Jean-Baptiste Debret, fit-il appel en 1816 ? De la médecine à la santé publique, de l'ingénierie à la diplomatie ou au droit : c'est toujours par référence au modèle français que les professions nouvelles s'organisèrent. Dans les années 1840, la province du Pernambouc confia ses grands travaux à l'ingénieur René Vauthier, le polytechnicien mettant aussi son séjour à profit pour introduire à Recife les œuvres du socialisme utopique !

Lorsque l'Empire de Pedro II brûle ses derniers feux, la Marseillaise sert aux Républicains de signe de ralliement et le positivisme d'Auguste Comte, promu au rang de grande idéologie de la modernisation, devient la grande référence des cercles militaires et d'une partie des élites civiles. Quand Machado de Assis fonde l' *Academia brasileira de Letras* (1879) c'est par imitation de l'Académie française, à l'uniforme près des Immortels. Dans son suggestif *A Tropical Belle Epoque*[1] Jeffrey Needhell a décrit de manière suggestive la vigueur de l'influence française à la fin du XIXe siècle à Rio où habitudes et modes parisiennes déterminaient sans coup férir l'étiquette de la bonne société.

Dans les premières décennies du XXe siècle, pour nombre d'intellectuels et d'artistes, Paris était le passage obligé. Le compositeur Hector Villa-Lobos y séjourna dans les années 1920, comme les peintres Anita Malfatti, Tarsila do Amaral, qui fut élève de Fernand Léger, Emiliano Di Cavalcanti ou Candido Portinari.

Dès lors, le constat de la francophilie brésilienne, dressé par G. Lafond au début des années 1920, dans *La France en Amérique latine,* n'a pas de quoi surprendre

[1] Jeffrey Needell, *A Tropical Belle Epoque : Elite, culture and society in Turn-of-the Century Rio de Janeiro*, Hardcover, Cambridge University Press, 1987.

> *« J'ai trouvé dans toutes les bibliothèques de quelque importance aussi bien chez des particuliers,* l'Illustration, la Revue des Deux Mondes, *la* Revue de Paris, le Mercure de France, la Revue Bleue, la Revue Hebdomadaire, le Correspondant, la Grande Revue. *En général, j'ai constaté qu'elles étaient lues, dépouillées même et que si elles figuraient en bonne place sur maints bureaux de travail, ce n'était pas par snobisme ».*[2]

A cet engouement brésilien pour la France répondent aussi, de longue date, une curiosité et un réel intérêt intellectuel de la France pour le Brésil

De la désastreuse tentative de création d'une France antarctique dans la baie de Guanabara, au milieu du XVIe siècle, naquirent les premiers écrits en français sur le Brésil. A son retour, le cordelier André Thevet publia à Paris *Les Singularitez de la France Antarctique*[3] (1557), auxquelles répliqua l'*Histoire d'un voyage fait en la Terre de Brésil* (1578) du pasteur genevois Jean de Léry, en défense des huguenots[4]. De l'éphémère entreprise de la France Equinoxiale qui aboutit en 1612 à la création de la ville de Saint Louis du Maragnan, dont les Français furent chassés trois ans plus tard par les Portugais, nous reste l'ouvrage du père Yves d'Evreux : *Voyage dans le Nord du Brésil durant les années 1613 à 1614*[5].

Aux lendemains de l'installation de la cour portugaise au Brésil (1808) et de l'ouverture des ports aux étrangers, l'intérêt français paraît redoubler. Selon les estimations de Guy Martinière alors qu'au XVIIIe siècle, un ouvrage sur 800/1000 paraissait en France sur le Brésil, le XIXe siècle, beaucoup plus curieux, lui en consacrait un sur 100/120[6]. Plusieurs histoires du Brésil paraissent en français comme celle d'Alphonse de Beauchamp (1815, 1824) ou de Ferdinand Denis (1825). Le premier doctorat sur le Brésil : *Géographie de la province cisplatine du Brésil* est soutenu à la Sorbonne en 1823. En 1839, Horace Say, frère cadet de Jean Baptiste, l'illustre économiste, publie une *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil*[7]. En 1909, Pierre Denis édite *Le Brésil au XXe siècle*[8].

Ce ne sont là que quelques exemples, pris au sein d'une très abondante bibliographie dont on peut prendre toute la mesure par la lecture du *Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil (1500-1898).* d'A.L. Garraux[9].

A la lumière de tout ce qui précède, il n'y a donc rien de surprenant à ce que le Brésil, quand il envisage aux lendemains de la révolution d'octobre 1930 de se doter d'un enseignement supérieur, fasse la part belle à la France.

---

[2] Cité par Jean-Paul Lefèvre, « Quelques éléments de la présence culturelle française au Brésil dans les années trente », *L'Information Historique*, 1994, p. 114.

[3] André Thevet, Les *Singularitez de la France antarctique*, avec Notes et Commentaires, par Paul Gaffarel, Paris, Maisonneuve & Cie, 1878.

[4], Frank Lestringant (Sous la direction de), Jean *de Léry, Histoire d'un voyage faict en la terre de Brésil*, Paris, Livre de Poche, 1994.

[5] Yves d'Évreux, *Voyage dans le nord du Brésil, fait durant les années 1613 et 1614 par le Père Yves d'Évreux*, réed. Leipzig et Paris, 1864.

[6] Guy Martinière, « Principales orientations des recherches réalisées en France sur le Brésil dans le domaine des sciences sociales (1960-1980) », *Cahiers des Amériques latines* (21-22), 1980, pp. 49-71.

[7] Horace Say, *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil et considérations générales sur les monnaies, les changes, les banques et le commerce extérieur*, Paris, Guillaumin, 1839.

[8] Pierre Denis, *Le Brésil au XXe Siècle*, Paris, Armand Colin, 1909.

[9] A.L. Garraux, *Bibliographie Brésilienne, Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil (1500-1898),* 1898, réédition Amsterdam, B.R. Grüner-editeur, 1971.

Georges Dumas, psychologue de renom et cheville ouvrière des Instituts franco-brésiliens de haute culture de Rio (1922) et de São Paulo (1925) a également eu un rôle déterminant dans la naissance de l'Université de São Paulo (1934), bientôt suivie par celle de Rio (1935). Grâce à la mobilisation de son impressionnant réseau, il se charge d'organiser la venue des premiers missionnaires français. Aux universitaires de renom comme l'historien Emile Coornaert, le géographe Pierre Deffontaines ou le philosophe Etienne Borne, venus lancer l'opération, succèdent bien vite de jeunes agrégés sortis tout droit de leurs lycées de province – Roger Bastide, Pierre Monbeig, Claude Levi Strauss – ou, quelques autres, comme Fernand Braudel, déjà avancé dans sa thèse. Si l'auteur de *La Méditerranée* et celui de *Tristes tropiques* séjournent seulement trois ans à São Paulo (1935-1938), il en va tout autrement de Pierre Monbeig (1935-1946) et de Roger Bastide (1938-1954).

A partir des années 50, alors que les chaires sont de plus en plus occupées par des nationaux, s'installe un flux ininterrompu de professeurs-visitants pour des périodes de quelques mois à deux ans. Pour s'en tenir à la seule histoire - mais un courant d'échanges tout aussi intense touche la géographie ou la sociologie - São Paulo voit notamment passer Philippe Wolff (1952), Michel Mollat (1961), Jacques Godechot (1962), Albert Soboul (1969), François Furet (1973), Jean Delumeau (1975), Robert Mandrou (1976) et Adeline Daumard (1980)[10].

Pourtant, cette connaissance vécue du Brésil par la centaine d'universitaires français qui s'y sont rendus entre 1934 et la fin des années 70[11] n'a pas conduit, en retour, comme on pouvait l'imaginer, à un fort développement des études brésiliennes en France.

LE BRESILIANISIME EN FRANCE OU LE POIDS DES BRESILIENS DE PARIS

Pour une première « pesée » de la production scientifique française sur le Brésil, reportons-nous au très utile « Catalogue général des thèses soutenues en France sur le Brésil »[12], en sciences humaines et sociales, accessible sur le site électronique du Centre de Recherches sur le Brésil Contemporain (CRBC).

Entre la première thèse (1823) et 1999, 1411 travaux ont été présentés devant les universités françaises, plaçant le Brésil au premier rang des pays latino-américains étudiés. Malheureusement pour la France, comme la grande majorité de ces thèses sont le fait de Brésiliens dont la plupart s'intègrent par la suite dans l'université de leur pays et que leurs ouvrages ne sont que très rarement traduits, il s'agit d'un savoir qui nous reste largement étranger. Au début des années 1990, Guy Martinière observait que « sur l'ensemble des thèses concernant le Brésil, toutes disciplines confondues, 2/3 des auteurs [étaient] originaires de ce pays.»[13] En intégrant au calcul la totalité des années 90, j'ai pu constater, avec la petite marge d'erreur liée à la détermination de l'origine nationale à partir du nom, que 92% des thèses en

[10] La liste complète des professeurs français des missions universitaires au Brésil se trouve dans :José Ribeiro de Araújo Filho, Azis Simão et Eduardo d'Oliveira França, "Université de São Paulo, Faculté de philosophie, lettres et sciences humaines, Rapport sur les professeurs français (1934-1987)", in Luiz Claudio Cardoso et Guy Martinière (coord.), *France-Brésil. Vingt ans de coopération*, IHEAL-PUG, 1989, pp. 17-25.

[11] Entre 1934 et 1944, 38 missionnaires français ont séjourné au Brésil : à *l'Universidade de São Paulo* (USP), pour le plus grand nombre, à *l'Universidade do Distrito Federal*, à Rio (UDF) à l'*universidade do Brasil*, à Rio et à *l'Universidade de Porto Alegre*. Tableau dans Jean-Paul Lefèvre, « Les missions universitaires françaises au Brésil dans les années 1930 », *Vingtième siècle* (38), 1993, p. 32.

[12] Cahiers du Brésil contemporain, *Catalogue général des thèses soutenues en France sur le Brésil : sciences humaines et sociales (1823 - 2000)*, Anita Pires-Saboïa (Organisation et préface) http://www.ehess.fr/centres/crbc/theses.html

[13] Guy Martinière, « A propos de l'histoire de l'historiographie brésilienne », *Cahiers des Amériques latines* (14), 1992, p. 143.

sciences politiques, 90% en sociologie, 73% en littérature et 67% en histoire étaient le fait de Brésiliens.

A peu près dans toutes les disciplines, le décollage s'effectue à partir du début des années 1970, avec une montée en puissance progressive. 270 thèses dans les années 1970, 456 dans la décennie 80 et 587 pour les années 90. Au point que 93% du total des thèses ont été soutenues à partir de 1970.

Evolution chronologique toutes matières confondues

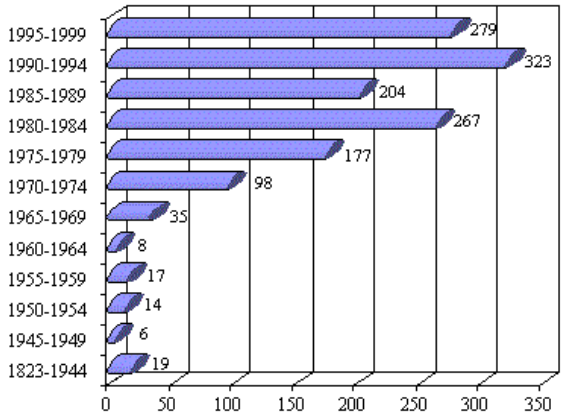

Tableau repris de Anita Pires-Saboïa, site CRBC

Trois facteurs principaux, tant du côté de l'offre que de la demande, aident à comprendre un tel phénomène en conjuguant leurs effets.

En tout premier lieu, les élèves des missionnaires français des années 30-40, formés à la fin des années 50, deviennent opérationnels en préparant à leur tour des brésilianistes à partir des années 70 alors que se manifeste une forte demande sociale sur le Brésil. L'histoire et la géographie nous en offrent deux exemples particulièrement probants. En 1957, Frédéric Mauro, historien de la deuxième génération des Annales qui fut avec Pierre Chaunu des tous premiers disciples de Fernand Braudel, soutient sa thèse d'Etat sur *Le Portugal et l'Atlantique au XVIIe siècle*[14]. *Entre* 1972 et 1997, il dirige la soutenance de 27 thèses d'histoire sur le Brésil, soit le quart des thèses soutenues en France sur le pays[15], un record inégalé à ce jour. Michel Rochefort, disciple de Pierre Monbeig et docteur d'état en 1958 conduit à soutenance 18 doctorats de géographie et 5 d'économie, entre 1973 et 2000.

Il est vrai aussi que, à partir de la Loi d'orientation de 1968, on assiste à l'explosion du système universitaire français avec le passage de 23 à plus de 60 universités et centres universitaires, une augmentation considérable de l'offre doctorale allant de pair.

Enfin, au Brésil même, le développement de l'enseignement supérieur et, dès lors, l'impérieuse nécessité de former des docteurs, conduit un nombre croissant d'étudiants à se tourner vers la France, d'autant plus que le lien affectif ancien est étayé par un nouveau cadre institutionnel bilatéral : Accord Culturel de 1948 entre les deux pays, Accord de Coopération Technique et scientifique de 1967, Accord CNRS-CNPQ[16], en 1975, accord CAPES-COFECUB[17] de 1978,

[14] Frédéric Mauro, *Le Portugal et l'Atlantique au XVIIe siècle : Etude économique,* Paris, S.E.V.P.E.N., 1960.

[15] Pour plus d'informations, voir Mona Huerta, « Frédéric Mauro directeur de thèses », *Mélanges offerts à Frédéric Mauro*. Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian, vol. 34, Lisboa-Paris, 1997, pp. 35-43.

[16] CNPQ : Conselho Nacional de desenvolvimento Científico e Tecnológico.

notamment. En outre, entre 1968 et 1975, un pourcentage de doctorants brésiliens, difficile à estimer, arrive en France pour échapper au tour de plus en plus dictatorial du régime des généraux-présidents.

Pour ce qui est du nombre de thèses soutenues par discipline, sur la longue durée, on constate qu'arrivent largement en tête les disciplines de développement récent, comme l'économie et la sociologie, suivies de près par la géographie, puis la littérature, les sciences de l'éducation, l'histoire et l'anthropologie, comme l'illustre l'histogramme ci-dessous.

Distribution par disciplines (1823 à 1999)

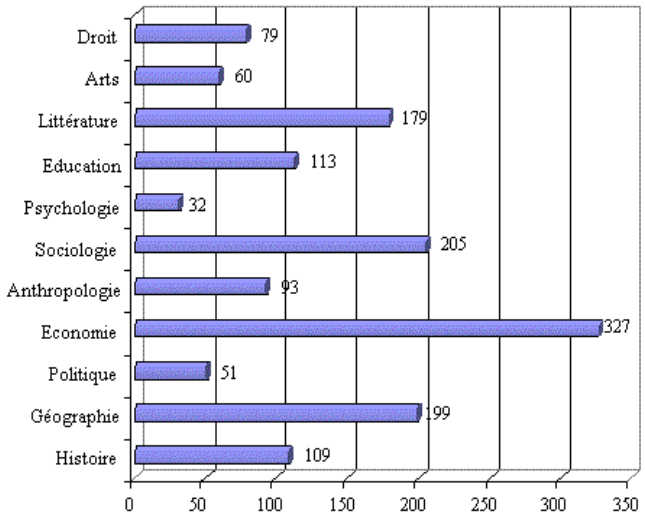

Tableau repris de Anita Pires-Saboïa, site du CRBC

Quant au rôle joué par la capitale, il est écrasant avec 71,8% de l'ensemble des thèses (1014 /1411 thèses). Cette prédominance, sans partage en anthropologie (83% des thèses) est confirmée en sociologie (85%), en histoire (88%) et, à un niveau moindre, en économie (67%). Il en va différemment pour la littérature (42,5% province) et, a fortiori, pour la géographie où est atteint un quasi équilibre entre Paris et la Province (48,5%). A Paris, pour les années 90, trois centres dominent les études brésilianistes : l'EHESS[18] (69 thèses), plus particulièrement en économie, sociologie et anthropologie, Paris III-IHEAL[19] (59 thèses) surtout en histoire, littérature, économie et sociologie et Paris I (54 thèses) en géographie, économie, puis sociologie et arts.

Toutefois, au fil des ans, des universités de province se sont aussi affirmées. Toulouse le principal centre latino-américaniste hors Paris et le seul à posséder un Institut d'Amérique latine hors capitale (IPEALT, 1985) [20] – est surtout présent en histoire, géographie, sociologie et droit, Grenoble en économie, Marseille en littérature, géographie, économie et anthropologie, Montpellier en géographie et économie.

L'étroitesse du milieu brésilianiste français, à commencer par le vivier des doctorants en mesure d'assurer l'avenir de la recherche sur l'Amérique lusophone, s'explique sans doute en

[17] CAPES : Coordenação de Pessoal de Nivel Superior ; COFECUB : Comité Français d'Evaluation de la Coopération Universitaire avec le Brésil.
[18] EHESS : Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
[19] IHEAL : Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine
[20] IPEALT : Institut Pluridisciplinaire pour les Etudes sur l'Amérique latine à Toulouse.

partie par la non spécialisation sur l'aire culturelle d'un grand nombre de directeurs. En effet, si, à la demande de leurs étudiants brésiliens attirés par leur disponibilité ou leur notoriété ils ont consenti à diriger des sujets sur le Brésil, le plus souvent, ils n'ont pas été jusqu'à orienter leurs doctorants français sur le pays et encore moins à lui consacrer des cours. C'est pourquoi ils ont peu participé au développement du milieu et aux productions du brésilianisme national.

Or, pour les sciences sociales, exception faite de l'histoire où les principaux directeurs – Frédéric Mauro, Katia Queirós de Mattoso et Guy Martinière furent ou sont eux-mêmes des spécialistes du Brésil sur lequel ils ont réalisé leur thèse[21]-, le nombre de directeurs non brésilianistes est élevé. En économie, c'est Pierre Salama, économiste marxiste de renom, spécialiste du tiers monde mais non brésilianiste qui arrive en tête pour le nombre de travaux soutenus (21 thèses entre 1981 et 1993), à égalité, il est vrai, avec Ignacy Sachs, brésilianiste[22]. En sociologie, c'est Michel Maffesoli, connu pour ses analyses sur la « tribalisation du monde » qui ont un fort écho au Brésil où il est largement traduit qui assure le plus grand nombre de directions de thèses : 15 directions de thèse entre 1990 et 1999.

Pour s'en tenir aux docteurs français formés en sciences sociales dans les années 1990, comme le révèle le tableau ci-dessous, il n'y a guère qu'en géographie et en anthropologie que le vivier est abondant. Toutefois, pour aller plus avant dans l'analyse, il conviendrait aussi, en aval, de mesurer, par discipline, le pourcentage de ces doctorants qui deviennent à leur tour enseignants-chercheurs, ce qui aurait sans doute pour effet de corriger les résultats bruts. C'est ainsi qu'en histoire, malgré l'étroitesse du « stock » des docteurs français, leur taux d'intégration dans l'enseignement supérieur est exceptionnellement élevé : 4 des 8 thésards des années 90 ont obtenu un poste de maîtres de conférence à l'université[23] !

Doctorats en sciences sociales, spécialité Brésil, soutenus dans les années 1990

	Total	Docteurs français	
		Nombre	%
Histoire	47	8	17
Géographie	77	26	33,7
Sociologie	105	11	10.5
Sciences politiques	22	4	18
Anthropologie	42	18	42,8

[21] Frédéric Mauro, thèse citée note 10.
Katia Queirós de Mattoso *Au Nouveau Monde : une province d'un nouvel Empire : Bahia au XIXe siècle,* Paris IV. 1986, dir. François Crouzet. A son tour, elle a conduit 10 thèses à soutenance entre 1992 et 1999.
Guy Martinière, *Le Brésil et l'Europe Atlantique (XVIe-XVIIIe siècles). L'invention contemporaine de la "brasilianité".* Université de Paris X, Nanterre, 1986, dir. Frédéric Mauro.
[22] Entre 1971 et 1997, Ignacy Sachs a dirigé 21 thèses en économie et 2 en sociologie.
[23] Par ordre d'ancienneté de soutenance :
Richard Marin, *Olinda et Recife de l'église traditionnelle à l'église des pauvres : limites d'une mutation dans un diocèse du Nordeste brésilien (1955-1985).* Université Toulouse II-Le-Mirail, 1992, dir. Pierre Vayssière.
Armelle Enders, *Pouvoir et fédéralisme au Brésil (1889-1930).* Université Paris IV, 1993, dir. Katia de Queirós Mattoso.
Laurent Vidal, *Un projet de ville : Brasília et la formation du "Brésil moderne" (1808-1960).* Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1995, dir. Guy Martinière.
Charlotte de Castelnau L'Estoile, *"Les ouvriers d'une vigne stérile" : les jésuites et la conversion des indiens au Brésil : 1580-1620.* Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1999, dir. Bernard Vincent.

Économie	115	21	18.2

Faute d'une association spécifique, le milieu des chercheurs et enseignants-chercheurs brésilianistes est difficile à jauger avec précision. En 1988, le Répertoire des latino-américanistes en France, édité par le CNRS, retenait autour de 150 noms de chercheurs sur le Brésil soit le plus fort contingent de tous les pays du sous-continent, devant le Mexique[24]. Toutefois, à y regarder de près, comme un grand nombre des noms cités correspondait à des latino-américanistes, occasionnellement intéressés par le Brésil et que des brésilianistes avérés n'y figuraient pas, le nombre doit être sérieusement révisé à la baisse. En l'absence d'une recherche plus poussée, on tiendra pour raisonnable, toutes sciences sociales confondues, que l'effectif des brésilianistes de France ayant une insertion professionnelle universitaire ne doit guère excéder la cinquantaine, aujourd'hui.

Au sein du latinoaméricanisme français, on ne saurait dire qu'ils jouissent d'une forte visibilité ou d'un prestige particulier. Rien de comparable, en tout cas, avec le poids institutionnel et l'éclat de leurs homologues étasuniens[25], regroupés autour de la *Luso-Brasilian review* (1963) et qui animent des séminaires doctoraux de haut niveau sur le Brésil dans une dizaine de grandes universités.[26]

En histoire, discipline reine des *brasilianists* aux Etats-Unis, on pourrait citer sans difficulté, de Robert Levine à Thomas Skidmore, de Warren Dean à Peter Eisenberg, une dizaine d'œuvres et de noms, traduits au Brésil[27] où ils font autorité alors qu'on peinerait, dans le cas français, à aller au-delà des trois mêmes grands noms pour l'ensemble des sciences sociales : Frédéric Mauro pour l'Histoire, Pierre Monbeig pour la géographie et Roger Bastide, pour la sociologie, qui a laissé l'empreinte la plus forte. Dans la grande entreprise de *l'Historia Geral da Civilização Brasileira,* pilotée par Sergio Buarque de Holanda à partir des années 1970, les historiens étasuniens sont, certes, peu nombreux - Joseph Love, Bob Levine, John Wirth, Warren Dean – mais les Français sont, eux, totalement absents[28].

On se gardera toutefois de noircir le tableau à l'excès. En regard de ce qu'il était, il y a seulement deux décennies, le brésilianisme français s'est considérablement transformé. Il s'est doté de nouveaux lieux, de nouveaux outils et a beaucoup grandi. En matière documentaire, grâce à l'internet qui a multiplié exponentiellement l'information disponible, il a vécu, à l'instar de l'ensemble du latino-américanisme, une révolution digne d'être étudiée. Songeons au rôle joué par le *Réseau Amérique Latine* des universités et à ses connexions avec le REDIAL (Réseau Européen de Documentation et d'Information sur l'Amérique Latine) qui a bouleversé les méthodes de travail, au moins pour le très contemporain.

---

[24] Réseau documentaire Amérique latine, *Répertoire de recherches latino-américanistes en France*, CNRS, 1988, p. 531.

[25] Sauf mention contraire, les données sur le brésilianisme aux Etats-Unis proviennent de Judy Bieber, « Historia do Brasil nos Estados Unidos, 1945-2000 », in Rubens Antônio Barbosa, Marshall C. Eakin, Paulo Roberto de Almeida (org.), *O Brasil dos Brasilianistas, Um guia dos estudos sobre o Brasil nos Estados Unidos : 1945-2000*, São Paulo, Paz e Terra, 2002, p. 195-232.

[26] Ce sont, notamment, *l'University of Texas* (Austin), la *Columbia University Of California* (Los Angeles), *Stanford*, *Yale*, *New York University*, *University of California* à Berkeley, *University of New Mexico*, *University of Florida* à Gainesville et *John Hopkins University*.

[27] Entre 1930 et 1988, 31 historiens étasuniens, brésilianistes, ont été traduits au Brésil, d'après Judy Bieber, *op. cit.*, p. 204.

[28] *Ibid.*, p. 205.

De même, les opportunités de bénéficier d'un enseignement de troisième cycle en sciences sociales sur le Brésil sont, aujourd'hui, considérablement accrues. Outre les deux instituts d'Amérique latine (IHEAL-Paris, IPEALT-Toulouse), on peut recourir au Centre de Recherches sur le Brésil Contemporain de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (1985), à la Chaire d'histoire du Brésil à l'Université Paris IV (1988)[29] avec son Centre d'Etudes sur le Brésil (1996) à l'université de La Rochelle, au département d'études portugaises et brésiliennes de Paris III, au Pôle Brésil de Paris X-Nanterre, en voie de constitution et quelques autres encore. Enfin, on citera la Chaire brésilienne de sciences sociales Sérgio Buarque de Holanda (1999), auprès de la Maison des Sciences de l'Homme, financée par le Brésil et qui fonctionne en coordination avec le CRBC.

Quant à la diffusion régulière de l'information scientifique sur le Brésil, sur support papier, un réseau de revues, plus ou moins anciennes, y pourvoit, sous la forme d'articles et de dossiers Brésil, particulièrement abondants en 2000, lors de la commémoration controversée des 500 ans[30]. *Caravelle*, *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien* (1963), *Problèmes d'Amérique latine* (1965), *Les Cahiers des Amériques latines* (1968), *L'Ordinaire Latino-américain* (1974), *Les cahiers du Brésil contemporain* (1987), *La revue Lusotopie* (1994) ou *Histoire et Sociétés d'Amérique latine* (1993) sont les plus importantes de ces revues.

Enfin, dans le monde de l'édition en sciences sociales, mentionnons la collection *Brasilia*, de la Maison des Sciences de l'Homme, qui a publié 14 ouvrages dont 8 d'auteurs brésiliens, depuis 1981 ; soulignons également les efforts de *L'Harmattan* dont la politique hardie de publications, met à la disposition du public français, dans le cadre de ses collections consacrées à l'Amérique latine, plus d'une trentaine d'œuvres, aussi bien brésiliennes que françaises, de qualité très inégale mais parmi lesquelles trouvent place des thèses de valeur comme la réédition de certains classiques ; bien qu'à un moindre degré, *Karthala* est aussi actif dans la constitution d'un fonds brésilien. Notons, pour conclure sur ce point, que l'inventaire pourtant très partiel des ouvrages - français et brésiliens – disponibles sur le Brésil et pour la plupart publiés dans les années 90 par les éditeurs français, que j'ai dressé en 2000[31], compte près de 80 titres. Ce n'est tout de même pas négligeable, même si on peut regretter qu'aucune des grandes œuvres brésiliennes récentes dans le champ des sciences sociales n'est trouvé de traduction[32].

Comme on le voit, c'est un bilan tout en demi-teinte qui peut être dressé, ni tout à fait accablant ni pleinement satisfaisant. Tentons pour finir d'en élucider les principales causes.

LE BRESIL : UNE MARGE SCIENTIFIQUE ET GEOPOLITIQUE

N'allons pas chercher trop loin les carences du brésilianisme français car, en grande partie, elles relèvent du vieux tropisme national qui nous conduit à privilégier les recherches sur

---

[29] La chaire d'histoire du Brésil, d'abord occupée par Katia Queirós de Mattoso l'est, actuellement, par Luis Felipe de Alencastro.

[30] Parmi les numéros spéciaux consacrés aux 500 ans du Brésil :
« Brésil 500 ans : nouveaux visages, autres focales », *Histoire et sociétés de l'Amérique latine* (10), 1999.
« Brésil cinq cents ans de métissage », *Diogène* (191), 2000.
« Nouveaux Brésils - Fin de siècle", *Caravelle* (75), 2000.
« Redécouvrir le Brésil », *Cahiers de l'Amérique latine* (34), 2000.
"Nation Brésil", *Hérodote, Revue de géographie et de géopolitique* (98), 2000.
"Horizons brésiliens", *L'Ordinaire latino-américain* (184), 2001.

[31] Richard Marin, « Sélection bibliographique des publications françaises sur le Brésil depuis le milieu des années 90 », *L'Ordinaire Latino-américain*, Horizons brésiliens (184), avril-juin 2001, p. 107-110.

[32] Si *Maîtres et esclaves* (1933), de Gilberto Freyre, a été traduit en 1952, il a fallu attendre 1998 pour pouvoir lire en français *Racines du Brésil*, de Sergio Buarque de Holanda, le grand classique sorti en 1936.

l'Hexagone. Dans une étude sur la corporation des historiens français, mais dont les conclusions peuvent, avec des nuances, sans doute être étendues, François Bedarida[33] soulignait leur polarisation traditionnelle sur l'histoire de France au point que, en 1985, plus de la moitié des chercheurs du CNRS en histoire moderne et contemporaine (53/102) s'y consacraient. Pourtant leur situation de moindre contrainte les prédisposait plus que d'autres à s'ouvrir à des territoires lointains. Quant à ceux qui s'enhardissent à franchir les frontières, ils le font de préférence dans la petite Europe et, en son sein, surtout vers l'Italie, l'Allemagne, les îles Britanniques ou l'Espagne. Hors d'Europe, il n'y a guère que la recherche sur les Etats-Unis qui parvient à faire jeu égal avec celle menée sur le Royaume-Uni. Quant aux mondes non occidentaux, qu'il s'agisse de l'Afrique, du Proche ou de l'Extrême-Orient, ils obéissent d'abord aux tropismes coloniaux.

Sans doute, si la France avait nourri un grand dessein géopolitique à l'égard de l'Amérique latine, en général et du Brésil, en particulier, aurait-elle pu corriger le tropisme hexagonal en matière de recherche. Certes, il y a bien eu, aux lendemains de la Seconde guerre, dans le cadre de la renaissance française, un volontarisme politique et la brève affirmation d'une latinité conquérante marchant sur les brisées du Second empire. Mais, si elle a eu quelques modestes effets sur la création d'institutions de recherche en Hispano-Amérique, elle a laissé le Brésil totalement à l'écart. Comme le soulignait Frédéric Mauro, avec un rien d'amertume :

> *« l'influence de la science historique française a été profonde au Brésil. Elle aurait pu être plus forte si nous avions eu réellement une structure d'accueil permanente et efficace pour nos chercheurs. Cette structure existe au Mexique avec l'Institut français d'Amérique latine (IFAL) et le Centre d'études mexicain et centro-américain (CEMCA) et au Pérou avec l'Institut français d'études andines (IFEA), à Madrid avec la Casa de Velázquez. Mais ni à Lisbonne ni au Brésil on ne trouve l'équivalent. »*[34]

Par la suite, on ne saurait tenir les brèves et spectaculaires incursions gaullienne – Brésil (1959), Mexique (1964) - ou mitterrandienne - Cancun, (1981) - dans le pré carré étasunien, lesquelles n'eurent pas vraiment de prolongement, comme expressions d'une véritable politique.

La comparaison avec les Etats-Unis, où ce sont bien les nécessités politiques qui donnèrent une impulsion décisive à la recherche, est très éclairante. En effet, c'est en conséquence de la révolution cubaine qu'on assista à l'essor des financements et à la prolifération des programmes de recherche en sciences sociales sur l'Amérique latine et, singulièrement, le Brésil. Des ressources fédérales du *National Defense Education Act* (NDEA) servent alors à l'implantation de l'enseignement du portugais et, entre 1961 et 1969, le *Joint Committee on Latin America Studies* (JCLAS) et le *Foreign Area Fellowship Programm* (FAFP) destinèrent respectivement 21% et 30% de leurs bourses d'études à des projets sur le Brésil. En 1968-1969, on ne comptait pas moins de 25 chercheurs étasuniens à Rio de Janeiro ! C'est cette génération des années 60 qui, pour l'essentiel, a fourni les cadres du brésilianisme actuel aux Etats-Unis[35].

---

[33] François Bedarida, « La dialectique passé/présent et la pratique historienne », in François Bedarida (sous la direction de), *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Editions de la MSH, 1995, pp. 75-85.

[34] Frédéric Mauro, « L'histoire en quête du temps et de l'espace », *Mélanges offerts à Frédéric Mauro*. Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian, vol. 34, Lisboa-Paris, 1997, p. 56.

[35] Sauf mention contraire, les données sur le brésilianisme aux EU proviennent de Judy Bieber, « Historia do Brasil nos Estados Unidos, 1945-2000 », in Rubens Antônio Barbosa, Marshall C. Eakin, Paulo Roberto de Almeida (org.), *O Brasil dos Brasilianistas, Um guia dos estudos sobre o Brasil nos Estados Unidos : 1945-2000*, São Paulo, Paz e Terra, 2002, p. 195-232.

On touche là une des différences majeures entre les universitaires étasuniens et français à l'égard du Brésil. Alors que les premiers en firent leur objet de recherche, les seconds s'y comportèrent avant tout comme des maîtres, des missionnaires culturels soucieux d'y diffuser le savoir français[36]. Pour un Pierre Monbeig, un Roger Bastide ou un Levi Strauss, jeunes agrégés qui consacrèrent leur thèse à leur pays d'accueil[37], la plupart des missionnaires venus à São Paulo, Rio ou Porto Alegre, parce qu'ils étaient déjà spécialisés et solidement installés dans une carrière française, ne songèrent pas à faire du Brésil leur domaine d'étude.

Toutefois, pour être pleinement équitable, il conviendrait de prendre aussi toute la mesure du rôle joué par ces missionnaires, y compris ceux qui ne devinrent jamais brésilianistes, dans la diffusion de la connaissance du Brésil en France. Henri Hauser, figure éminente de l'histoire économique française, missionnaire à Rio, publie en 1937, dans la *Revue historique,* le premier essai sur l'historiographie brésilienne[38]. Quant au géographe Pierre Deffontaines (São Paulo : 1934-1935, Rio : 1936-1939), élève d'Albert Demangeon, il a donné aux revues françaises force articles et compte-rendus sur le Brésil[39].

Dans ce registre, le cas de Fernand Braudel est sans doute le plus significatif. Même s'il s'est gardé de suivre les conseils prodigués par Lucien Febvre pendant la guerre - " A votre place, je me soucierais de ne pas oublier le continent découvert par Alvarez Cabral [...] C'est ainsi que vous serez, en même temps, un historien méditerranéen et brésilien. Et nous avons besoin des deux[40]. " – il fut un véritable passeur culturel. Entre 1938 et 1945, il rédige huit notices et compte rendus critiques d'ouvrages ou d'articles sur l'Amérique latine, pour la *Revue Historique*, les *Annales d'Histoire Économique et Sociale* ou les *Mélanges d'Histoire Sociale* qui leur font suite. En 1943, il donne un essai de vingt pages sur *Casa grande e senzala*, l'œuvre du sociologue Gilberto Freyre. Entre 1946 et 1949, il dispense un cours semestriel sur "L'Amérique latine contemporaine" à l'Institut d'Études Politiques de Paris d'où naissent quelques vocations. En

---

36 Lire, sur ce point, l'intéressante mise au point de Massi, Fernanda, "Franceses e norte americanos nas ciências sociais brasileiras", Sergio Miceli (org)., *História das Ciências Sociais no Brasil*, vol.1., São Paulo, Vértice, Idesp, 1989, pp.410-460.

37 Claude Levi- Strauss*, Les structures élémentaires de la parenté*, Thèse de doctorat/ Lettres, Université de Paris, 1948, dir. Georges Davy.

Claude Levi- Strauss*, La vie familiale et sociale des indiens Nambikwara*. Université de Paris, 1948, Thèse de doctorat complémentaire/Lettre ; dir. Marcel Griaule.

Pierre Monbeig, *Pionniers et planteurs de São Paulo*, Université de Paris, 1950. Thèse de doctorat/Lettres.

Pierre Monbeig, *La croissance de la ville de São Paulo,* Université de Paris, 1950. Thèse de doctorat complémentaire/Lettres.

Roger Bastide, *Les religions afro-brésiliennes, contribution à une sociologie des interpénétrations de civilisations*. Université de Paris. 1958, Thèse de doctorat/Lettres.

Roger Bastide, *Le candomblé de Bahia (rite Nagô).* Université de Paris, 1958. Thèse de doctorat complémentaire/ Lettres.

Parmi les quelques missionnaires qui firent leur doctorat sur le Brésil, il convient de citer aussi la thèse de Yves Bruand (USP, 1960-1969), *L'architecture contemporaine au Brésil,* Université Paris IV, 1971, dir. André Chastel, qui fait encore autorité.

38 Henri Hauser, « Notes et réflexions sur le travail historique au Brésil », *Revue Historique*, 1937, pp. 85-95.

39 Sur ce point, se reporter à Marieta de Moraes Ferreira, « Les professeurs français et l'enseignement de l'histoire à Rio de Janeiro pendant les années 1930 », in : F. Crouzet, D. Rolland, P. Bonnichon (sous la dir.), *Mélanges offerts à Katia de Queirós Mattoso*, Paris, l'Harmattan, Col. Recherches Amérique latine, série Brésil, pp. 123-140.

40 Lucien Febvre, Lettre à F. Braudel, mars 1942, citée par Carlos Antonio Aguirre-Rojas, « Braudel inconnu? le chapitre latino-américain de la biographie intellectuelle de Fernand Braudel » in : *Ecrire l'histoire de l'Amérique latine*. XIXe-Xxe siècles (dir. M. Bertrand, R. Marin), Paris, CNRS, 2001, p. 197-206. C'est sur cet article que je prends appui pour aborder le cas Braudel.

1948, il est un des coordonnateurs du numéro des *Annales*, consacré à l'Amérique latine[41]. Il y commente une abondante bibliographie portant à la fois sur les thèmes généraux du sous-continent mais aussi sur des thèmes particuliers de l'histoire contemporaine du Chili, de l'Argentine, de Cuba, du Venezuela, ou des Antilles et, bien sûr, du Brésil. Par la suite, grâce à ses solides positions dans le champ universitaire - Collège de France, direction de la VIe section de l'EHESS, des Annales – et de son immense notoriété intellectuelle, il sera à l'origine de bien des réseaux franco-brésiliens qui mériteraient analyse.

Pour en terminer sur l'élucidation des freins au développement des études brésiliennes en France, il faudrait aussi prendre en considération la place très réduite de la langue portugaise dans notre enseignement. Introduite dans les établissements dans la première moitié des années 70, elle n'a guère prospéré, réduite au peu enviable statut de langue rare. Enfin, comment ne pas comprendre que sur le marché concurrentiel des recrutements universitaires, le jeune thésard y regarde à deux fois avant de se risquer à une recherche dans ce pays immense avec des moyens en général chichement mesurés et sans l'appui sur place de structures d'accueil ? Ajoutons que la brièveté des délais impartis pour une thèse de nouveau régime, comme la préférence souvent manifestée par les départements d'université, dans leurs recrutements, pour des spécialistes de la France, immédiatement opérationnels en 1er cycle, ajoutent à la dissuasion.

Concluons par une anecdote, qui ne manque sans doute pas d'être significative. Le 25 novembre 1997, Jacques Chirac accueillait en Guyane, sur les rives de l'Oyapock, son homologue brésilien. Fernando Henrique Cardoso, qui avait été à São Paulo l'élève puis l'assistant de Roger Bastide, fut salué par un retentissant "Bienvenue au président du Mexique[42]." La première puissance latino-américaine, au 9e rang économique mondial, méritait assurément mieux que ce lapsus bien révélateur[43].

Richard MARIN

---

41 Annales E.S.C., n°4, 1948.

42 « Bienvenue au président du Mexique » Mathieu Lindon, *Libération*, le 13-09-1998

43 Comme le Brésil méritait aussi sans doute mieux que l'envoi de Léon Bertrand, ministre français du tourisme et illustre inconnu de la plupart de ses concitoyens, pour représenter son pays à Brasilia, le 1er janvier 2003, lors de la prise de fonction de « Lula », le nouveau président brésilien.